Franz CUMONT, Alfred LOISY, « *Mon cher Mithra...* ». *La correspondance entre Franz Cumont et Alfred Loisy*

Édition, introduction et notes par Annelies Lannoy, Corinne Bonnet et Danny Praet. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 2019, lix-448 + 646 p.

Louis-Pierre Sardella

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/64324>

DOI : 10.4000/assr.64324

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2021

Pagination : 229-332

ISBN : 9782713228735

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Louis-Pierre Sardella, « Franz CUMONT, Alfred LOISY, « *Mon cher Mithra...* ». *La correspondance entre Franz Cumont et Alfred Loisy* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 196 | octobre-décembre 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 13 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/64324> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.64324>

Ce document a été généré automatiquement le 13 février 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Franz CUMONT, Alfred LOISY, « Mon cher Mithra... ». La correspondance entre Franz Cumont et Alfred Loisy

Édition, introduction et notes par Annelies Lannoy, Corinne Bonnet et Danny Praet. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 2019, lix-448 + 646 p.

Louis-Pierre Sardella

RÉFÉRENCE

Franz CUMONT, Alfred LOISY, « Mon cher Mithra... ». *La correspondance entre Franz Cumont et Alfred Loisy*. Édition, introduction et notes par Annelies Lannoy, Corinne Bonnet et Danny Praet. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 2019, lix-448 + 646 p.

- 1 Annelies Lannoy et Dany Praet de l'université de Gand avec Corinne Bonnet de l'université de Toulouse, tous trois de longue date familiers de l'œuvre de Franz Cumont, nous livrent en deux *in quarto* totalisant plus de 1100 pages, la correspondance échangée par Franz Cumont et Alfred Loisy entre mai 1909 et mai 1940. Le premier volume est consacré, après une introduction qui le présente, au dossier épistolaire. Le second volume offre un appareil critique très fouillé qui donne pour chacune des lettres, en quelques lignes ou plusieurs pages, les informations et commentaires nécessaires à leur compréhension. À cela s'ajoute un appendice biographique, une importante bibliographie et cinq index thématiques : noms anciens et médiévaux, noms modernes, termes, lieux, livres bibliques.
- 2 L'introduction présente d'abord le corpus des lettres, cartes postales ou billets échangés (273 de F. Cumont et 173 d'A. Loisy), les conditions de leur conservation, le rythme des échanges, soutenu jusqu'en 1920, plus réduit ensuite. Suivent la présentation des parcours biographiques de Franz Cumont (1868-1947) et d'Alfred Loisy

(1857-1940) et l'analyse de leurs échanges, essentiellement intellectuels, parfois plus intimes. Après l'évocation du contexte historique dominé par la crise moderniste et ses conséquences puis par la guerre de 14-18 et la situation internationale qui en découle, les 20 pages qui terminent l'introduction sont consacrées aux thématiques saillantes de la correspondance : sacrifices et mystères ; quelle science des religions ? ; science française *versus* science allemande ; repenser la religion ; s'écrire et écrire ; des hommes de réseaux.

- 3 Cette correspondance nous fait entrer de plain-pied dans le laboratoire de deux grands savants qui débattent non seulement des questions relatives à leur discipline, mais aussi des tensions politiques et culturelles d'une époque qui n'en manque pas. On les voit s'interroger mutuellement, se soumettre leurs hypothèses, se faire part de leurs découvertes, se conseiller telle lecture, discuter en toute franchise de leur approche différente du fait religieux, sans que leur désaccord sur tel ou tel point n'entame leur amitié. Ils échangent aussi sur la situation de l'Église. De Rome où il réside, Cumont renseigne Loisy sur le « Saint Piège » et les mesures coercitives prises contre les modernistes réels ou supposés par « l'Unique » (alias Pie X). Durant la guerre de 14-18 et l'entre-deux-guerres, ils échangent sur la situation internationale. Par exemple, tous deux réagissent positivement au discours de Wilson devant le Congrès le 22 janvier 1917, même s'ils en mesurent les limites. Pour Loisy, c'est ce que le pape « aurait pu et dû dire au nom du Christ et de l'Église » (25 janvier 1917). Ce à quoi Cumont répond : « J'admire comme vous le plan qu'il trace de la concorde future » (29 janvier 1917) tout en déplorant les ambiguïtés de « l'Avorton Unique » (alias Benoît XV).
- 4 Entre eux s'est donc très rapidement établie une relation amicale et confiante. Amitié paradoxale à bien des égards si l'on songe que tout oppose ces deux hommes. Cumont, le voyageur à la vie sociale étendue qui va donner des conférences jusqu'aux États-Unis et Loisy, le sédentaire quasi misanthrope qui fuit Paris dès qu'il le peut (« D'ordinaire, je vis en sauvage », 9 mars 1911) pour sa maison de Ceffonds en Haute-Marne et ses poules ; Cumont l'homme de terrain et Loisy l'homme de bibliothèque ; Cumont qui se tient à l'étude de questions spécifiques (« J'aime trop à courir après les perdreaux qui se lèvent sur ma route. », 11 juin 1919) et Loisy qui n'hésite pas devant les grandes synthèses. À cela il faut ajouter qu'à la différence de Cumont qui ne semble pas s'en être soucié, Loisy a eu la volonté, même s'il s'en défend, d'exercer une influence sur le cours des événements, dans l'Église d'abord, dans la société ensuite. Il estime de son devoir de savant d'intervenir dans les problèmes de la cité, tel qu'il les appréhende depuis le Collège de France. Bref d'avoir une fonction « d'intellectuel » dans le sens que ce mot a pris en France depuis l'Affaire Dreyfus. Il accepte d'ailleurs mal de ne pas avoir plus d'influence sur les cours de choses. En juin 1919, il écrit à son ami : « Je suis la voix qui crie dans le désert. Cette circonstance me permet de crier ou de me taire impunément. Mes cris ne sont pas plus remarqués que mon silence. »
- 5 Ce qui a rapproché ces deux hommes, c'est à la fois une certaine parenté de destin et surtout une même conception de ce que doit être cette discipline encore relativement récente qu'est l'histoire des religions.
- 6 Parenté de destin du fait de leur résistance à l'égard des manifestations autoritaires de l'Église catholique dans la vie intellectuelle dont ils en ont été, l'un et l'autre, victimes. Loisy, excommunié en 1908, pour avoir voulu maintenir sa liberté d'historien dans la recherche sur les origines du christianisme. Cumont, contraint de démissionner de son poste d'enseignant, en 1911, pour protester contre le contrôle exercé par l'Église sur les

nominations universitaires en Belgique. Si Loisy n'a pas alors manifesté d'empathie débordante à l'égard de son collègue, c'est d'une part, parce qu'il n'était pas homme à s'épancher outre mesure, d'autre part parce qu'il a sans doute eu le sentiment d'avoir couru de plus grands risques que son ami. Cumont disposait, en effet, d'une fortune personnelle le mettant à l'abri et lui permettant de poursuivre ses recherches alors que lui s'était trouvé sans position de repli et que c'était le hasard (la mort prématurée de Jean Réville) et l'appui d'amis influents, comme la marquise Arconati Visconti, qui lui avait permis d'être élu au Collège de France, le sauvant de la misère et lui offrant la possibilité de continuer à travailler.

- 7 Même conception de l'histoire des religions, surtout. Pour Cumont, spécialiste de Mithra, de la religion romaine et des religions orientales, comme pour Loisy, spécialiste des origines du christianisme, il s'agit de remplacer la lecture théologique des religions par une approche scientifique et comparée du phénomène religieux. Ils partagent le même paradigme scientifique, à savoir celui du modèle évolutionniste et les mêmes principes méthodologiques qui guident leur discipline. Pour l'un comme pour l'autre, selon des modalités différentes toutefois, l'évolution religieuse de l'humanité se révèle être une série d'étapes qui sont autant de marques de progrès, de l'animisme au christianisme, en passant par le polythéisme des religions « nationales » dont Rome est l'exemple le plus achevé, avant que les cultes à mystères, répondant à une religiosité nouvelle, n'ouvrent la voie au monothéisme chrétien. La guerre de 14-18 va remettre en cause ce modèle. Pour l'un comme pour l'autre, le christianisme ne peut plus être considéré comme l'aboutissement ultime – en tant que seule religion authentiquement morale et universelle – de l'histoire des religions, puisque c'est au nom du catholicisme romain et du protestantisme allemand que la guerre a été légitimée. Désormais la recherche par Loisy de ce que pourrait et devrait être une religion de l'humanité est suivie avec intérêt par Cumont.
- 8 L'essentiel de leurs échanges porte en effet sur les religions. Les questions dont ils débattent sont multiples. Par exemple faut-il privilégier l'étude du rite (Loisy) ou celle du mythe (Cumont) ? Ou, question centrale des débats sur l'origine du christianisme : quels sont ses rapports avec les « religions » à mystères ? Loisy renvoie dos à dos les mythologues « qui sont fous de prétendre que le christianisme a brutalement emprunté toutes ses croyances au paganisme » et les théologues « qui sont bêtes de soutenir qu'il ne lui doit rien. » (4 juin 1913). L'échange qu'il a avec Cumont à propos de la « morale sexuelle assez étrange » de Paul est à cet égard révélateur. « La façon de traiter la femme est assez dans l'esprit de la Perse, du mazdéisme et des mystères de Mithra. Mais le point précis du contact m'échappe. Avez-vous quelque idée là-dessus » (25 novembre 1916). Ce à quoi Cumont répond qu'il ne croit pas que Paul ait emprunté quoique ce soit au mazdéisme ou à Mithra et penche du côté des Esséniens en ajoutant : « Ceci ne fait, il est vrai, que reculer la difficulté car où les Esséniens ont-ils pris leur ascétisme ? » (11 décembre 1916). On le voit ces savants avancent non pas avec des certitudes toutes faites, mais avec beaucoup de points d'interrogation.
- 9 C'est pourquoi, chemin faisant, l'un et l'autre égratignent sans ménagement leurs collègues moins prudents. Du côté des « théologues », le Père Lagrange « saint religieux, pesant érudit, ironiste sans esprit, exégète pompeux » (Loisy, 27 juillet 1911). Du côté des « mythologues », Salomon Reinach (alias « le Grand Salomon ») contre lequel Loisy ferraille depuis la parution de *Orpheus* et dont Cumont estime qu'il traitait de l'exégèse biblique « en n'y voyant goutte » (24 octobre 1935). Les Allemands ne sont

pas épargnés, surtout pendant la guerre. Loisy annonce qu'il va mettre Harnack « sur le gril » (lettre du 4 septembre 1916) tout autant et peut-être plus parce qu'il constate que le savant allemand se fait « un des auxiliaires les plus actifs et l'un des plus intimes confidents de Guillaume II » que parce qu'il estime son exégèse « réactionnaire ».

- 10 Au-delà des religions, c'est la question de la religion qui préoccupe Loisy et Cumont. En 1917, dans *La religion*, puis dans les livres qui vont suivre – *La paix des nations et la religion de l'avenir* (1919), *Religion et humanité* (1926), *La crise morale du temps présent et l'éducation humaine* (1937) –, Loisy aborde un pan essentiel, moins connu, de son œuvre : celui des relations entre la religion et la morale. Pour lui, le développement religieux s'accompagne du progrès de la moralisation et du sentiment mystique. Cumont partage cette vision qui articule moralité et religion : « J'ai toujours la jouissance intellectuelle de trouver, en vous lisant, nettement formulées et exposées avec lucidité des idées qui s'agitaient confusément dans ma tête » (28 avril 1926).
- 11 La seule ombre au tableau de leur complicité intellectuelle a été, en 1926-1927, leur divergence d'appréciation au sujet de la préparation du Congrès d'histoire du christianisme à l'occasion du Jubilé Loisy. Cet écart est symptomatique de leur position différente – savant reconnu *versus* savant en quête de reconnaissance – dans la « république » des spécialistes de l'histoire des religions. Franz Cumont, qui avait initialement accepté de faire partie du Comité d'honneur, décide de s'en retirer car il a les plus extrêmes réserves à l'égard du secrétaire du Comité d'organisation du Congrès, Paul-Louis Couchoud, défenseur de la thèse mythologique, dont il met en doute le sérieux scientifique et les compétences historiques. Il exprime sa crainte que ne participent au Congrès que « quelques théologiens laïques qui viendront y prêcher leur foi négative » (3 juillet 1926). Loisy n'est pas insensible à cet argument (« Vous devez avoir raison pour le principal », 6 juillet 1926), mais il laisse faire « *ut revelentur ex multis cordibus cogitationes* ». C'est qu'il ne peut pas refuser cet honneur. Non pas qu'il y ait une quelconque affinité entre lui et l'école rationaliste, mais parce que c'est enfin la reconnaissance du monde scientifique français et européen qu'il attend depuis longtemps, même s'il feint d'y être indifférent. Cumont campe dans son animadversion et n'assiste même pas au Congrès en simple auditeur. Loisy ne lui en a pas tenu rigueur parce qu'à ses yeux « le Congrès, s'est fort bien passé » (24 avril 1927). Rien de ce que craignait Cumont ne s'est produit. Loisy a été très ému par l'hommage reçu des savants allemands présents et il a pu, chose qui lui tenait sans doute à cœur, évoquer, dans son discours de clôture, la mémoire des deux hommes qui l'avaient soutenu durant les épreuves, le baron von Hügel et Mgr Mignot.
- 12 Si le commentaire des éditeurs est généralement convaincant, il arrive parfois qu'on hésite à partager complètement telle ou telle affirmation. Deux exemples. Peut-on vraiment dire que Loisy « est et reste un théologien » (t. 1, p. XLVIII) ? Que Loisy ait été un homme profondément religieux (et à certains égards mystique), qu'il ait considéré qu'il « pourrait bien n'y avoir pas de grand problème humain qui n'ait un aspect religieux », ne fait pas de lui un théologien. Outre le fait que ses études de théologie ont été assez superficielles, Loisy s'est voulu historien. Sa leçon d'ouverture au Collège de France est un plaidoyer pour une histoire des religions qui garde toute sa spécificité, spécialement vis-à-vis de la sociologie et bien sûr de la théologie. « Nous sommes l'histoire et ce n'est pas rien. » La première lettre de Cumont est une approbation sans réserve et le savant belge a toujours considéré Loisy comme un historien. En témoigne par exemple la lettre dans laquelle il lui déconseille, avec un brin d'humour, de

démissionner, car son poste risquerait alors d'être attribué à un sociologue qui « n'enseignerait plus l'histoire des religions parce qu'il n'aurait même pas l'idée de ce qu'on entend par "histoire" » (13 juillet 1911).

- 13 On peut aussi se demander si la note 112 (t. 1, p. XXXII), certes nuancée par le commentaire (t. 2, p. 216), ne repose pas sur une interprétation quelque peu forcée de la lettre du 9 novembre 1917, dans laquelle Cumont réagit négativement à la Déclaration Balfour en se demandant ce qui pourrait arriver si « El Kouds (alias Jérusalem) tombe entre les mains de ces chiens de juifs ». Faut-il supposer que ce terme insultant, très étonnant sous la plume d'un homme d'ordinaire mesuré et courtois, est une marque d'antisémitisme et se demander quelles en sont les « raisons profondes » ? Il me semble que le savant belge laisse éclater son exaspération devant la surenchère possible de l'intégrisme religieux et politique de certains courants sionistes « aux dépens des vrais croyants », c'est-à-dire du judaïsme paisible. Cette réserve à l'égard du sionisme est d'ailleurs partagée par Loisy qui pense que « la constitution d'un petit état (sic) juif [...] pourrait être fort dangereuse pour la paix future de l'humanité » et ajoute : « Pour ma part, bien que je ne sois pas antisémite, je vous avoue que je ne désire pas la résurrection d'un nationalisme juif » (12 décembre 1917).
- 14 Cela dit, c'est le propre des grands ouvrages de ce type que de donner aux chercheurs, non seulement une documentation publiée avec un grand soin formel accompagnée d'un commentaire d'une grande érudition, mais aussi matière à réflexion et à débats en suscitant des interrogations propices à ouvrir de nouveaux champs à la recherche. On ne peut donc que se réjouir de cette monumentale édition, exemplaire à tous égards.